

Pour tous ceux qui ont peur du temps qui passe

Marc Lepage

Tout est écrit

Paris

Le petit marteau hésite entre les deux cloches. Il les aime toutes les deux, elles font le même bruit quand il les frappe. Il en profite, il sait que son plaisir ne va pas durer. La main encore endormie d'Élisa met fin au va et vient alarmant.

La jeune femme s'étire sous les draps, rituel du réveil. Même quand elle est fatiguée et qu'elle ne se réveille pas tout de suite, son corps s'étire sans ordres.

Ses yeux s'entrouvrent sur le plafond gris. Premier contact avec la journée qui s'annonce. Ces paupières qui s'animent sont le tout premier mouvement d'un très banal enchaînement d'habitudes, presque mécaniques.

Tous les matins, Élisa doit se convaincre de se lever. Et quotidiennement, elle est debout avant même d'avoir réussi à se convaincre. Alors, elle se dit que sa journée est commencée. La même qu'hier.

Tout est déjà prêt sur la table. Un bol, rond, bien au milieu d'un des carrés de la toile cirée. Le même café au lait, le même temps pour le boire, la même lumière dans la salle de bains. La même tête qu'hier dans le miroir.

C'est pour ça que la météo est importante pour Élisa, le temps qu'il fait est la première chose de sa journée qui peut être différente de la veille. Qu'il pleuve ou qu'il fasse beau importe peu, tout ce qui compte, c'est qu'il ne fasse pas le même temps qu'hier.

Aujourd'hui, il pleut. Comme hier.

Paris

Le bol atterrit tout doucement dans l'évier. Il ne comprend pas, Éliisa ne le débarbouille pas. D'habitude, il passe sa journée à sécher sur la faïence. Que se passe-t-il ? Il demande à la petite cuillère, mais elle ne capte pas. Il faudrait qu'il apprenne à parler le langage des cuillères. Les humains se plaignent de leurs vies tristes et monotones. Mais aller de l'évier à la table tous les jours, c'est pas une sinécure. C'est la vie de bol. Pas de bol. Le robinet, condescendant, lui goutte une fois sur la tête.

Paris

Éliisa ne se regarde pas dans le miroir. Ses gestes sont automatiques. Ses longs cheveux noirs s'alignent sans protester sous les ordres de la brosse. Ils sont encore chauds au sortir de la douche. On dirait qu'ils fument de plaisir. Ils entendent la pluie qui frappe au carreau de la petite fenêtre de la salle de bains. Ils savent que sous peu, ils seront de nouveau trempés, Éliisa n'a pas de parapluie, elle n'aime pas les parapluies.

Pour éviter les remontrances de son chef de rayon, la jeune femme prend le temps de tresser une épaisse natte, elle n'aura pas à se recoiffer en arrivant au travail.

Les clients sont souvent lourds, les chefs de service le sont constamment. Et depuis qu'elle travaille au rayon librairie, Éliisa en sait quelque chose ! Elle était bien aux ustensiles de cuisine. Elle ne se tracassait pas. Et puis, elle vendait les mêmes objets depuis des années.

- "Vous méritez d'évoluer dans le magasin Éliisa. Je vous transfère à la librairie, c'est beaucoup plus intéressant."

- "Mais ça ne m'intéresse pas monsieur le directeur."

- "Croyez-moi, vous ne le regretterez pas."

Un peu quand même.

Paris

Étrange, sur le trajet, entre les gouttes, elle repense à ce client d'hier qui semblait plus à la recherche de quelqu'un que d'un livre. Pourtant, il avait parcouru méticuleusement toutes les étagères. Est-ce parce qu'elle avait croisé plusieurs fois son regard qu'Élisa se rappelle de cet homme ?

Il était assez âgé, soixante-dix ans peut-être ? Bien habillé, long manteau, non, un imperméable, mais de luxe. Et un chapeau. C'est le chapeau qui attirait les yeux d'Élisa.

Il lui avait souri. C'est tellement rare maintenant quelqu'un qui prend la peine d'un sourire vrai. Élisa se reprochait souvent de ne pas, ou plutôt de ne plus sourire. Comme si le sien, de sourire avait été tué par les tranches de cake qu'elle croisait à longueur de journée, usé de solitude au milieu des zygomatiques atones et des commissures méchantes ou hautaines.

Cet homme, sous son chapeau, avait simplement souri.

Paris

C'est un comble d'avoir collé Élisa à la librairie, elle qui ne survole que des magazines, chez le docteur ou chez la coiffeuse. Et s'il n'y avait que les livres, Bertrand, un collègue n'en finit pas de la draguer. Enfin, elle pense qu'il la drague, elle ne sait pas trop Élisa, personne ne l'avait jamais collée aussi longtemps et assidument. Elle en a parlé au salon de coiffure hier. Orane, qui la coiffe depuis deux ans, lui confirme. Et parce que cela ne se fait pas d'écouter la conversation de votre voisine de bac, toutes les femmes présentes dans le salon hochent, discrètement, la tête sans quitter des yeux des articles de magazine qui font rêver. Elles sont toutes accros à Gala.

- "Il vous drague, c'est certain, j'en mettrais ma main à couper."

Fabienne Metral le dit avec tant de certitude dans la voix qu'Élisa ne peut qu'être convaincue. Elle tente tout de même un timide "Ah oui ?". La réponse arrive droit comme une balle entre les deux yeux : "Croyez-moi, je ne me trompe jamais, enfin, pratiquement jamais." Ah, ce "pratiquement" que Mme Metral n'oublie que rarement en fin de ces sentences, comme un reste ténu d'une modestie depuis longtemps reléguée au rang de figurante. Mme Metral est en effet le genre de personne qui semble ne jamais se tromper. Cela se voit à son dos trop raide, ses gestes aux mouvements si vifs qui la font passer parfois pour un automate. Et à sa bouche aussi, pincée, d'assurance feinte mais si peu qu'on ne le voit pas, enfin si, enfin non, enfin des fois quoi.

A la fin de chaque journée, au moment de s'endormir, Fabienne Metral repense à toutes ces choses "certaines" qu'elles a semées un peu partout dans la ville.

- "Je dois faire quoi à votre avis ?" lui demande Élisa

- "Cela dépend. Il vous plaît ?".

La question de Mme Metral semble ne pas attendre de réponse, comme si elle se disait, ma pauvre fille avec une tête pareille, il ne faut pas que vous soyez difficile.

- "Non."

- "Alors dites-le lui et envoyez-le balader !"

Élisa n'envoie pas balader les gens.

Paris

- "Vous avez changé de coiffure ?"

Bertrand. Élisa sursaute, dans le bruit ambiant du magasin, elle ne l'a pas entendu approcher.

- "Ça vous va bien."

Pourquoi la voix de Mme Metral vient-elle perturber sa pensée ?

- "Merci, c'est gentil."

- "Je dis ça comme ça, mais on pourrait peut-être aller se balader un de ces jours ?"

Balader !

Les lunettes de Bertrand tressautent sur son nez chaque fois qu'il prononce un P. En fait, c'est parce que tout son visage se prépare à prononcer la maudite lettre. D'abord, une légère suspension de la phrase en cours, la gorge se bloque une seconde comme pour se lancer, ses yeux se ferment, sa bouche se pince et le P. est expulsé comme un noyau qu'on crache pendant que tout le visage retrouve son apparence normale. Oui, Bertrand bégaye, mais uniquement sur les P. A la fin d'une phrase avec beaucoup de P. Bertrand replace d'un doigt agile ses lunettes sur le creux de son nez.

Élisa redoute ces phrases-là. Elle ne veut pas faire de la peine au garçon, mais elle a tellement envie de rire.

Mme Metral revient à la charge.

- "Vous savez Bertrand, je vous aime bien. Mais j'ai un petit ami qui ne serait pas d'accord pour que je me balade avec vous."

- "Ah ?"

Bertrand, en amoureux transis qui se respecte, s'en va dépité demander sa mutation au rayon bricolage.

Paris

Une exposition d'art contemporain et un café avec Isabelle. Un dimanche après-midi mollement rempli, sans trop de passion, mais qui paraît tout de même moins terne que le repas en famille mensuel et obligatoire.

Isabelle n'a pas toujours quelque chose à dire, Élisa apprécie les longs silences avec son amie.

- "J'ai pas aimé."

C'est concis, clair et Élisa sait d'avance qu'elle n'en saura pas plus. Pourquoi ? Pas aimé ? Comment ? Tout ? Pas tout ?

A regarder Isabelle, on se demande si elle-même le sait vraiment. Elle semble souvent ailleurs. Ou nulle part.

- "Tu fais quoi jeudi prochain ?"

- "Euh rien, je finis à 18 heures."

- "On se fait une toile ?"

- "D'accord"

Élisa ne demande pas quel film elles vont aller voir. Isabelle choisit toujours bien. Les films qu'elles vont voir ensemble, mais pas les vêtements qu'elle porte.

Paris

Une fin de journée semblable à toutes les autres. Le magasin bruisse des centaines de sacs remplis de choses utiles qui ne seront pas forcément utilisées, de vêtements à la hâte essayés. Il y a là une petite robe toute heureuse d'avoir été achetée par une jolie fille alors qu'elle croise un lot de verres déprimés car ils viennent de se faire kidnapper par une grosse dame qui semble tellement brutale.

Les parfums grossièrement essayés durant la journée finissent de retomber las de lutter contre les odeurs du restaurant et les senteurs du rayon "Nature". Les haut-parleurs sont délivrés de leur tâche ingrate de diffusion de musique stupide par la rengaine : "Mesdames et messieurs, votre magasin va fermer, nous vous prions de vous diriger vers la caisse la plus proche, merci." Puis, parce que les câbles n'ont pas été changés depuis longtemps, ils exhalent un dernier pfffffffff, souffle final avant le silence pour la nuit.

Quelques clients tentent frénétiquement d'acheter une dernière chose, comme des élèves qui plaquent d'ultimes calculs sur une copie alors que le professeur vient de répéter pour la seconde fois que c'était fini. Ils pressent le pas, évitent subtilement les vendeuses ou les vigiles chargés de les

rabattre vers les caisses. "Je sais ce que je veux, j'en ai pour une seconde." C'est la phrase que l'on entend le plus en fin de journée dans le magasin.

Élisa plonge sa main dans sa poche pour saisir son badge, geste annonciateur de libération. Elle se dirige vers les vestiaires, mais est stoppée dans son élan.

Il est là, de l'autre côté de l'étagère. Il la regarde. Il lui sourit. Tout en ôtant son chapeau, le vieux monsieur, toujours en souriant, dit :

- "Je m'en vais, puis-je simplement vous proposer de prendre un petit café avec moi ?"

Tant de P. dans une seule phrase...

Élisa ne sait même pas si elle a répondu quelque chose.

- "Je vous attends donc à la terrasse de la brasserie, en face du magasin. Prenez votre temps."

Elle a dû répondre quelque chose.

Paris

Le soleil n'est pas trop chaud en cette fin d'après-midi, mais suffisamment pour faire oublier le bruit ambiant : klaxons, moteurs et les autoradios des imbéciles qui croient que l'on va aimer ce qu'ils écoutent, simplement parce qu'ils ont monté le son au-delà du raisonnable.

Élisa sent que son cœur bat un peu plus fort qu'à l'ordinaire. Pourquoi a-t-elle accepté cette invitation ? Qui est cet homme ? Que lui veut-il ?

Une main sur son épaule. Sursaut.

- "Excuse-moi, je suis à la bourre."

Isabelle a comme surgi de nulle part. Sa robe est pourtant assez voyante, entre les tâches psychédéliques orange, on voit un joli vert presque fluo pointer le bout de son agressivité. Élisa ne se demande pas qui peut porter une chose pareille, elle se demande simplement qui peut créer

une telle horreur.

Isabelle voit le regard médusé de son amie.

- "Elle te plait ?"

- "Non"

C'est ça qui est chouette avec Isabelle, on peut lui dire la vérité sans peur de la froisser. Sachant qu'elle non plus n'a pas sa langue dans la poche.

- "Merde, on est jeudi ?"

- "Ben oui. Pourquoi ? T'es plus libre ?"

- "Non. Si. Enfin, je ne sais pas."

- "T'as pris un coup de chaud au rayon UV ?"

- "Hein ?"

- "Laisse tomber, c'est une connerie. Dis-moi, c'est quoi le problème ?"

- " J'ai dit à un homme que je le rejoignais pour prendre un café."

- "Maintenant ?"

- "Je ne me suis pas rendu compte qu'on était jeudi. Il m'attend."

- " Mais tu pouvais pas me le dire avant que t'avais un rencard. Il est où ? Montre-le moi et je te laisse filer."

- "L'homme avec le chapeau là-bas."

- "Le vieux ?"

La moue d'Isabelle est un subtil mélange de surprise, d'incompréhension avec un petit trait d'horreur. La décoration de ce cocktail est faite d'un souffle entre le soupir moqueur et un éternuement.

- "Je ne sais pas ce qu'il me veut."

Pendant quelques secondes, le regard d'Isabelle va de l'homme à Élixa, puis un autre aller-retour.

- "Viens, on va au cinoche."

- "Non, attends, je vais quand même lui dire que j'avais rendez-vous et que je suis désolée."

- "Comme tu veux."

Élisa traverse la rue, l'homme la regarde approcher en souriant, il se lève, ôte son chapeau et avant que la bouche de la jeune fille ne s'ouvre :

- "Ce n'est pas grave. Nous reportons cet instant à demain ? Ou avez-vous un autre rendez-vous ?"

Élisa se demande comment on peut bafouiller avec une phrase aussi courte que "Non." Pourtant, elle y parvient sans problème.

- "A demain Élisa, bon film."

Les statues doivent souvent ressentir de la frustration quand elles voient s'éloigner, impuissantes, les gens qui les ont admirées. Elles voudraient tant prolonger l'instant, engager une conversation.

Élisa, la bouche entrouverte sait ce que ressentent les statues.

Paris

Le bol n'est pas au centre du carré. Le café n'est pas au lait. Berk. Les yeux d'Élisa ne trouvent pas leur place. Les paupières sont lourdes, hypnotisées par une nuit sans beaucoup de sommeil.

A quel moment lui a-t-elle dit qu'elle allait au cinéma ? Elle ne se rappelle pas. Une simple question qui tourne et se retourne dans sa tête comme son corps sous la couette cette nuit. Une interrogation rythmée par tant d'autres qui en découlent. Je deviens dingue ? J'ai des trous de mémoire ? Puis régulièrement, comme pour ponctuer un couplet, le refrain : qui est cet homme ?

Toutes les recherches dans les souvenirs d'Élisa se sont avérées infructueuses. Elle se lève donc ce matin partagée entre deux sentiments : le revoir pour savoir et ne pas le revoir car elle ne veut pas savoir.

Le bol atterrit dans l'évier, encore à moitié plein de ce café amer qu'il déteste.

- "Hé ! Ça commence à bien faire ! On me nettoie s'il vous plaît !"

Il regarde le robinet qui rigole. Plic. Une goutte.

Paris

Élisa n'est pas en retard, mais elle court quand même. Elle ne transpire jamais. Mais à cet instant précis, elle aimerait tant. Juste pour que quelque chose d'inhabituel la réveille.

Hervé est le vigile de la porte de l'entrée du personnel. Hervé est un garçon charmant, serviable, clair et intelligent. Sa voix est douce et forte comme un opéra. Mais bon sang, qu'il est laid !

- "Élisa !"

Bien que légèrement arrivée en avance, Élisa répond simplement d'un geste de la tête.

- "Élisa, j'ai quelque chose pour toi."

Fabienne Metral surgit : "Envoyez-le balader."

- "C'est un vieux monsieur qui m'a demandé de te remettre cette enveloppe."

- "Un vieux monsieur ?"

- "Avec un chapeau. Il a dit que tu le connaissais."

- "Avec un chapeau ? Oui, merci Hervé."

- "De rien."

Les mains tremblantes extraient la carte :

" Je suis désolé d'être la cause de cette insomnie. Ne vous inquiétez pas. Ce que j'ai à vous dire n'a rien de négatif. Pensez à rediriger la femme en jaune auprès de Bertrand. Passez une bonne journée. A ce soir."

Comment sait-il que je n'ai pas dormi ?

La femme en jaune ? Bertrand ? Il est aux outils de jardin maintenant. Ça veut dire quoi tout ça ?

Parfois quand on veut rassurer, on obtient l'effet inverse. Les questions recommencent à affluer dans l'esprit d'Élisa. Puis, comme le sable qui s'écoule dans le goulot d'un sablier, elles s'estompent doucement. Et s'arrêtent.

La librairie l'attend. Elle prend l'escalier roulant avec un sourire détendu. Après tout...

Paris

Dans le vestiaire du personnel, le bruit des portes des casiers concurrence la multitude de bonjours qui rebondissent sans passion d'une bouche à l'autre. Quelques "ça va" presque anonymes et sans saveur essaient de survivre.

- "Tu comprends, moi, je ne veux pas qu'il me laisse ses chaussettes n'importe où. C'est quand même pas compliqué de les mettre dans le panier de linge sale. C'est comme la vaisselle, chaque fois qu'il la fait, ben moi, je vais te dire que franchement, c'est à refaire tellement il..."

Élisa a souvent imaginé Cindy avec quelqu'un qui tournait une manivelle dans son dos. Comme un orgue de barbarie qui ne s'arrête jamais de jouer. Parfois, elle se dit que c'est son prénom, choisi avec sûrement beaucoup d'amour par ses parents, qui la rend aussi volublement stupide. Stupide parce qu'elle ne se rend même pas compte qu'elle en est au quatrième qui ne met pas ses chaussettes dans le bac de linge sale et que c'est peut-être un trait de caractère récurrent chez les hommes.

- "... et il crie, mais moi, je me mets à crier plus fort que lui, je te jure que ça lui a coupé le sifflet..."

C'est un arbitre le nouveau ?

Élisa est ailleurs. Dans l'attente. Comme si elle pressentait que cette journée est la fin de quelque chose. Demain matin, elle se réveillera dans un autre monde.

- "... et là il me dit, Cindy, je vais vous faire travailler au

rayon librairie !"

- "Hein ?" Réveil en sursaut. "Où ça ?"

- "Au rayon librairie, avec toi."

- "Hein ?" Apparemment, Éliisa ne sait plus dire que ce mot. Mais, bon, il exprime clairement sa pensée. Pensée que, d'ailleurs, Cindy ne saisit absolument pas. Tant mieux.

- "T'es bouchée ou quoi ? Je te dis qu'il m'a dit qu'il voulait que je travaille avec toi."

- "... ?" Une bouche ouverte, un silence qui veut quand même dire "hein ?"

- "J'y ai dit que je préférerais rester aux parfums."

- "Et... ?"

- "Il a dit d'accord."

Ouf !

Avec tout ça, Cindy a réussi à mettre en retard Éliisa.

Gennevilliers

La lumière soudaine et intense les aveugle sans sommation. Apparemment, il fait beau aujourd'hui. Avec un tel soleil, les cotons sourient, ils ont toutes leurs chances face aux laines. La silhouette de Rachel se découpe en contre-jour. Elle hésite ? Ça veut dire qu'elle va sortir. Les tenues d'intérieur ont le cintre qui s'affaisse. L'ensemble jaune est sur les starting blocks, s'il pouvait se défroisser seul, pour Rachel, il le ferait. Il aime sa façon de marcher qui le balance doucement sur ses hanches, comme une chevelure qui le vaut bien. Il aime le rythme de ses talons qui claquent pour que les gens se retournent sur leur passage.

La main de Rachel se tend, elle saisit le tailleur gris clair. Juste à côté de l'ensemble jaune. Déprime.

Rachel a décidé de faire les magasins. Depuis son opération, elle n'est pas sortie de chez elle. Elle n'ose pas. Cela fait des semaines maintenant qu'elle ne parle que chez

l'orthophoniste. Elle bute encore.

Le tailleur lui va à ravir. Il fait oublier les traits rudes et ingrats de son visage et surtout cette paire de lunettes qui met en évidence un léger strabisme de l'œil gauche.

Encore un peu de poudre.

- "Oh djzut !"

Le poudrier glisse entre les doigts et se renverse allègrement sur le revers de la veste grise.

Dans le placard, l'ensemble jaune reprend espoir.

Paris

Le couloir austère qui permet aux employés d'accéder au magasin débouche non loin du rayon librairie.

Une porte sépare les lumières de l'ombre. Une simple porte qu'aucun client ne remarque. Une planche de bois que le hasard a scellé là. Avec un côté qui voit des gens s'agiter au milieu des illusions qu'on leur vend, et un autre qui ne voit que des visages qui vont à l'abattoir ou des dos cassés par les quelques heures d'ennui qu'ils viennent de subir. Une face tournée vers la lumière des spots, une autre qui en a marre de la crasse et la torpeur silencieuse d'un couloir. Le bruit et la musique, les sons étouffés des chansons dans les hauts parleurs, entendues par bribes quand les gonds se meuvent pour laisser un dos cassé entrer. Une face jalouse, une autre qui ne se doute même pas de l'existence de sa semblable. Deux pans, dos à dos, assemblés comme le reste de la civilisation qui les a engendrés.

Une fois la porte franchie, il ne reste plus à Éliisa qu'à traverser le rayon des fournitures de bureau. Une chanson d'Hervé Vilard. Elle se bouche les oreilles et fredonne n'importe quoi. En général, on passe sa journée avec la première chanson qu'on entend. Trop souvent, le refrain ou un couplet, quand ce n'est pas seulement deux notes, vous

agacent comme un moustique dans le noir alors qu'on aimerait bien dormir tranquille.

Pour ne surtout pas laisser entrer la moindre note dans ses oreilles, Éliisa marche, les mains sur...

Dans le rayon librairie, la dame est là. Habillée d'un jaune qu'on ne peut manquer.

Paris

Éliisa regarde autour d'elle. Les rayons sont parcourus par les premiers clients, ceux qui aiment la tranquillité ou les pressés qui doivent faire leurs courses avant de faire autre chose pour avoir le temps de tout faire et s'apercevoir qu'à quinze heures, ben "ils ont tout fait ce qu'ils avaient à faire". A quinze heures, c'est fou le nombre de gens qui cherchent ce qu'ils pourraient bien faire.

Point de Bertrand non plus.

La dame en jaune lève le doigt comme à l'école. Éliisa ne peut y échapper. Elle s'avance vers elle un peu inquiète. Comment l'homme au chapeau ?

Rachel n'a pas le courage d'ouvrir la bouche. Elle hoche la tête pour dire bonjour, son sourire est immense mais feint, ça se voit à ses lèvres qui ne se desserrent pas. De son côté, Éliisa fait de même.

Rachel montre un livre. Comment expliquer qu'elle cherche un autre titre du même auteur ? Elle ne va tout de même pas mimer comme au Pictionary. Parce qu'avec ses amies, elle joue au Pictionary en mimant, pas en dessinant. Enfin, en ce qui la concerne, elle n'est pas très douée, elle ne fait jamais trop de mouvements, elle a tendance à suer sous les aisselles. Est-ce que j'ai bien mis du déodorant moi ? Sinon....

- "Madame ?" La jeune vendeuse la sort de ses pensées. Rachel se lance.

- "Même..." Elle complète sa phrase en faisant un geste avec la main. Les yeux ronds de la vendeuse lui confirment qu'elle n'est pas douée pour le Pictionary mimé. La prochaine fois, elle proposera à ses amies de revenir à la version...

- "Ah même auteur ? Vous voulez des livres du même auteur ? Dans la même collection ou peu importe ?"

La dame hausse les épaules. Donc : peu importe. La pire réponse pour Éliisa. Elle ne sait même pas qui est ce type qui a décidé d'écrire des livres. Elle ne sait pas ce qu'ils contiennent, des mots sûrement, mais après...

Bertrand ! Surgi de nulle part, Bertrand a le visage de la providence !

- "Bertrand, s'il te plait, je sais que tu ne travailles plus ici, mais la dame me demande quelque chose et j'ai peur de ne pas répondre complètement à sa demande."

Bertrand toujours aimable, s'arrête et vient sans regarder Éliisa ("C'est trop dur") se placer devant la dame.

- "Bonjour madame, que puis-je faire pour vous ?"

Deux P. Lunettes qui sursautent, doigt qui les remontent. Rachel sursaute aussi. Ses lunettes glissent, doigt qui les remonte.

Éliisa a presque vu l'éclair. Les deux sont bloqués, les yeux dans les yeux. Ils ne bougent plus.

Éliisa s'éloigne.

Paris

- "Je sais, c'est un peu déroutant. Mais toutes les questions que vous pouvez vous poser n'ont qu'une seule réponse."

Ça continue. Éliisa est arrivée à son rendez-vous en avance. Elle l'a vu. De dos, assis à une table de la terrasse. Elle s'est approchée et avant qu'elle ne lui donne un signe de sa présence, il s'est levé, s'est retourné avec un grand sourire et l'a invitée à s'asseoir. Il a ôté son chapeau en se levant,

Élisa a eu la courte sensation d'être revenue un siècle en arrière. Ce qui est ridicule, puisqu'elle n'a pas vécu il y a un siècle.

Cette fois-ci, le flot franchit la barrière des dents.

- "Je m'aperçois que je ne sais rien de vous, je ne connais même pas votre nom."

- "Appelez-moi Simon."

- "Écoutez, Simon, J'aimerais vraiment savoir ce que vous voulez, quand vous parlez, c'est toujours un mystère, vous dites des trucs qui se passent après. Vous surgissez de nulle part et vous savez trop de choses sur moi pour que je ne pense pas autre chose que vous m'espionnez jour et nuit."

Bon, Voilà. Élisa respire un grand coup. Elle a tout dit. Ce n'était sans doute pas dans un français parfait, mais tant pis, il a compris. Simon sourit.

- "La réponse est : tout est écrit."

- "Pardon ?"

- "Je ne vous espionne pas, je vous ai lue."

- "Franchement, si c'est la réponse à toutes mes questions, ça ne m'éclaire pas vraiment."

- "Prenez ce livre."

Il lui tend un petit livre sans titre. Une couverture en cuir, d'une autre époque semble prendre du plaisir à craqueler. Le rouge du cuir est passé il y a longtemps. Au centre de la couverture, une tâche, un rond comme si une goutte d'acide avait décoloré définitivement l'endroit où elle est tombée.

- "Ce soir, lisez-le, vous verrez, vous commencerez par les premières lignes puis vous le dévorerez dans le désordre. Il faudra juste ne pas paniquer, c'est très important de ne pas oublier cela. Demain, je vous retrouve ici pour vous expliquer.

Il se lève. Toujours souriant, il la salue d'un geste de chapeau puis s'éloigne.

Paris

- *"Tous les matins, Éliisa doit se convaincre de se lever. Et quotidiennement, elle est debout avant même d'avoir réussi à se convaincre. Alors, elle se dit que sa journée est commencée. La même qu'hier.*

Tout est déjà prêt sur la table. Un bol, rond, bien au milieu d'un des carrés de la toile cirée. Le même café au lait, le même temps pour le boire, la même lumière dans la salle de bains. La même tête qu'hier dans le miroir.

C'est pour ça que la météo est importante pour Éliisa, le temps qu'il fait est la première chose de sa journée qui peut être différente de la veille..."

Éliisa referme le livre sèchement. Elle le jette sur le lit. Elle a parcouru les pages presque en tremblant.

"Ne pas paniquer".

Toutes les lignes ne parlent que d'elle.

"Ne pas paniquer".

Ce livre est sa vie, cette petite et simple vie qu'elle a choisie.

"Ne pas paniquer".

Elle regarde le livre avec incrédulité, avec horreur ? Incompréhension ? Elle est attirée, elle a envie de le jeter par la fenêtre, de le brûler.

Sur la première page, juste le titre : "*Le retour*".

Après quelques minutes, sa main se tend alors qu'elle lui demande de rester sage. Elle rouvre le livre.

"Ne pas paniquer".

Il lui semble qu'il y a une ou deux pages en plus. A la fin. Elle est certaine que le livre se terminait par "elle le jette sur le lit." Elle retrouve cette ex dernière page. Il y en a bien une de plus qui n'était pas là avant.

"Ne pas paniquer".

Elle voudrait la lire sans la regarder. Elle craque, elle

saisit vivement le livre et plonge sur la dernière page.

- *"Elle le jette sur le lit. Elle a parcouru les pages presque en tremblant. "Ne pas paniquer". Toutes les lignes ne parlent que d'elle. "Ne pas paniquer". Ce livre est sa vie, cette petite vie qu'elle a choisie. "Ne pas paniquer".*

Elle regarde le petit livre avec incrédulité, horreur ? Incompréhension ? Elle est attirée, elle a envie de le jeter par la fenêtre, de le brûler."

"NE PAS PANIQUER !"

Paris

- "Mon dieu ! T'as une tête de détartée ! Tu devrais vendre de l'exobunifrigalitoxidium."

Cindy est en forme. Éliisa non. Elle a l'impression désagréable que Cindy dit des mots encore plus longs qu'à l'ordinaire. Elle ne comprend pas tout ce qu'elle dit, entend tout ce qu'elle dit en fait.

- "Quoi ?"

- "Prendre de ça."

- "Au point où j'en suis."

Jamais Éliisa n'avait passé une nuit blanche de toute sa vie. Malgré le poids de son corps qui lui semble avoir triplé alors que ses muscles sont partis en vacances, elle sent qu'elle n'est pas prête de se rendormir de sitôt.

Elle range son sac dans son casier. Le livre est dedans. Elle ne voit que lui, comme si le sac était transparent. L'envie de vérifier si des pages ont "poussé" est forte. Sa main se tend. Elle referme le casier après avoir laissé ses doigts suspendus un instant dans le nuage de parfum que Cindy vient d'asperger allègrement.

- "Ça pue ton truc !"

- "Ouais, ben, c'est pas toi qui travaille au rayon parfumerie hein ?"

Oui, et alors ?

Une respiration profonde. Le lourd parfum de Cindy s'engouffre dans ses narines. Il a au moins le mérite de lui permettre une pensée qui n'a rien à voir avec le livre. Court répit.

Elle pousse le sac tout au fond du casier. Il faut y aller. Le couloir, la porte, le rayon des fournitures de bureau, aucun autre bruit que celui de son sang qui bat dans sa tête.

Le chapeau est là. Il dépasse tout juste d'un des rayonnages. Simon se relève, souriant, le même sourire qui rassure. A Éliisa, figée :

- "Je sais que vous hésitez entre courir pour vous enfuir et entendre ce que j'ai à vous dire. Je devais vous retrouver ce soir, mais je crois qu'il valait mieux que l'on se voit plus tôt, n'est-ce pas ?"

Une pensée soudaine, un début d'explication. "Est-ce que quelqu'un l'a déjà vu ou est-ce moi qui l'invente ?"

Sans hésitation, Simon répond à la pensée.

- "Isabelle m'a bien vu à la terrasse du café quand je vous attendais jeudi dernier. J'existe réellement. Vous oubliez la réponse à toutes vos questions : Tout est écrit."

- "Qu'est-ce que vous me voulez à la fin ? Qui êtes-vous ?"

- "Quelqu'un qui a connu le même désarroi que le votre actuellement. Mettons un terme à cette angoisse. Éliisa, tout est écrit, mais pour le vivre il faut le lire..."

- "Je ne comprends pas."

- "Ce soir, vous dormirez, je vous assure. Mais avant, vous lirez ceci."

Simon tend un autre livre à la jeune femme. Celui-là est neuf, il vient de l'extraire du rayon que Bertrand appelait "Eau de rose".

- "Demain, nous nous verrons une dernière fois."

Le chapeau comme à son habitude fait une petite révérence et Simon disparaît avec lui devant la statue d'Élisa qu'un mélange incroyable de sentiments a sculptée là.

En plein milieu du magasin.

Tahiti

Mike est musclé, sa chevelure mouillée se balance doucement dans la brise. Les vagues, plus bleues que le ciel sont la musique de l'amour. Elle le regarde, n'en croit pas ses yeux. Hier encore, elle n'était qu'une jeune femme seule, presque triste, le cœur déchiré par les douleurs de la vie.

Il s'approche d'elle, s'allonge comme un félin repu.

- "C'était si bon de faire l'amour au soleil sur cette plage déserte. "

- "Avec qui ?"

- "Avec toi bébé !"

Mais il est nu ! Et elle aussi !

- "Nous venons de faire l'amour ?"

- "C'est quoi cette blague ? Elle est de mauvais goût. Tu ne veux pas que l'on se dispute après notre première fois quand même ?"

- "Non bien sûr !"

Elle se relève prestement avant qu'il ne l'enlace.

- "J'ai besoin de me dégourdir les jambes."

Elle enroule sa serviette autour de sa taille, comme un pagne. Elle cherche ses lunettes de soleil dans son sac de plage et tombe sur un petit livre ancien en cuir rouge délavé.

Dans la tête de la jeune femme, c'est comme un réveil qui sonne. Le petit marteau hésite entre les deux cloches. Il les aime toutes les deux, elles font le même bruit quand il les frappe. Il en profite, il sait que son plaisir ne va pas durer. La main encore endormie d'Élisa met fin au va et vient alarmant.

Par terre, agonisant, plié dans une position incongrue,

"Romance à Tahiti" sait qu'il n'est plus vendable. Qu'il va finir ses jours dans une poubelle. Qu'il ne connaîtra jamais les douces mains d'une vieille dame en mal d'amour, ou d'une jeune femme prête à tout pour un baiser.

"Romance à Tahiti" soupire, malgré tout ce que peuvent raconter ses pages, la vie est une vraie merde.

Paris

Élisa ne repartira pas de son rendez-vous avec Simon sans avoir toutes les réponses. Tout est écrit ? Mais est-ce qu'il parle des rêves ?

Celui de la nuit dernière semblait si réel, jusqu'aux odeurs, jusqu'à la moindre des sensations.

Elle attend. Il est en retard. Lui qui a toujours précédé le moindre de ses souffles ? En retard ?

Dans son sac, "Romance à Tahiti" reste le plus droit possible. Il a apparemment une chance de retourner dans le rayon. Raide comme la justice, il tente très discrètement de défroisser ses pages meurtries.

Élisa commence à s'inquiéter. C'est curieux même. Elle s'inquiète pour celui qui hier encore l'inquiétait plus que tout au monde.

A la table voisine, il y a Rémy. En fait, Élisa ne sait pas comment il s'appelle, elle ne le connaît pas, mais elle a envie de l'appeler Rémy. Les regards en coin qu'il lui lance depuis qu'elle est arrivée commencent à la fatiguer.

Attendre Simon, supporter Rémy, la journée s'achève difficilement. Le serveur passe pour la soixante-douzième fois.

"Si je reprends un autre café, je ne vais pas dormir."

Cette simple pensée fait éclater de rire Élisa. Rémy se retourne croyant trouver une opportunité d'engager la conversation.

Fabienne Metral.

- "Laisse tomber, t'es pas mon genre."

La bouche ouverte, Rémy fait semblant de ne pas avoir entendu et focalise son attention sur.. sur... sur la porte des toilettes juste en face de l'entrée du café. Innocemment, il se lève et va s'enfermer.

Élisa n'en revient pas. Finalement, ce n'est pas si difficile que ça. Elle n'a pas le temps d'explorer plus avant cette réflexion, le serveur vient droit sur elle.

- "Vous êtes Élisa ?"

- "Euh oui."

- "Simon ne peut pas venir. En fait, c'est curieux, il a dit exactement qu'il n'avait plus besoin de venir."

- "Et ?"

- "Et rien d'autre. Il m'a demandé de vous dire ça."

- "Merci."

- "Si vous avez besoin..."

- "Non merci."

- "Les cafés sont offerts."

- "Par qui ?"

- "Je vous les offre". Sourire, dents pas alignées.

- "Je vous dois combien ?" Sourire aussi. Carnassier.

Vienne

Les diamants et leurs éclats valent avec les notes. Les bruissements des robes ressemblent au fond sonore que produit un vieux disque vinyle. On ne les entend pas, mais ils sont là, ils font partie du bal.

Les anges peints sur le plafond de la salle de bal ont des sourires radieux. Ce n'est pas si souvent qu'ils peuvent allégrement plonger leurs regards dans les décolletés des dames de la haute société.

Un bouchon saute. Pendant son vol, il repense à son

voisin de cave. Ils ont passés tant d'années ensemble, côte à côte. Deux heures plus tôt, dans le garage, il l'a vu s'écraser au sol, à cause de la maladresse du sommelier qui réceptionnait les bouteilles. "Toute une vie pour rien." pense-t-il. Il lui reste si peu de temps maintenant. Désespérément, il vise l'œil d'un capitaine enguirlandé de médailles. Raté. Il roule sur le parquet. Un pied dansant l'envoie valser aussi.

La duchesse regarde les danseurs. Elle semble triste. L'homme qu'elle aime en secret n'est pas là. Il a été convié pourtant. Elle refuse une nouvelle invitation à danser. Elle attend désormais la fin du bal.

Délivrance. Les pas et les froufrous s'éloignent. Le parquet craque encore de ci de là. Silence.

Dans sa chambre, la solitude se couche au pied de son lit comme un animal de compagnie : sage et rassurante. Sa femme de chambre la borde et lui tend son livre.

- "Bonne nuit madame la duchesse."

La porte se referme. La duchesse ne lit pas. Pas encore. Sa main caresse le cuir de la couverture.

Elle sourit.

Paris

Le petit marteau hésite entre les deux cloches. Il les aime toutes les deux, elles font le même bruit quand il les frappe. Mais ce matin, il n'a même pas le temps de prendre sa décision du jour. La main d'Élisa s'abat sur le réveil encore endormi.

Douche bol évier goutte métro magasin casiers. Comme si elle volait.

- "C'est quoi que t'as lu ?"

- "Fleur de valse. Ça se passe à Vienne."

- "Fleur de vase ?"

- "De valse !"

- "C'est bien ?"
- "Chiant. Je te le conseille."
- "Ben si c'est chiant pourquoi que tu me le conseilles ?"
Parfois Cindy a des moments de lucidité.
- "Tu sais pas qu'est-ce qu'il m'a arrivé hier ?"
- "Non, et franchement Cindy, je m'en fous."

La bouche de Cindy s'ouvre et se ferme plusieurs fois de suite, mais aucun son n'en sort.

Le couloir est lumineux aujourd'hui, non ?

Lorsqu'Élisa arrive au rayon librairie, il lui semble entendre une chorale de livres qui lui dit bonjour, puis les bruits d'une classe maternelle. "Moi m'dame, moi, moi ...Madame, moi !"

Depuis quinze jours elle attend un signe de Simon, et elle se demande si ce signe n'est pas cet accueil que le rayon lui fait chaque jour.

Rachel déboule de nulle part, elle attrape au vol le sourire qui bronzait sur le visage d'Élisa.

- "dJe voulais vous djire Mergi."

- "Pardon ? Bonjour. Excusez-moi, madame, je n'ai pas compris ce que vous m'avez dit."

- "dJe voulais vous djire Mergi."

- "Oui ? Pourquoi ? Y'a pas de raison."

- "Z'ai grâza vous que dj'ai rengontré Berdrand."

Élisa une fois passée la surprise la reconnaît. La dame en jaune est en rouge pétant aujourd'hui, un vrai petit coquelicot.

- "Je n'y suis pour rien, madame. Contente que votre rencontre..."

- "Voilà, z'est tout ce que dje voulais djire. Mergi."

Doigt, lunettes, bout du nez. Sourire, demi-tour, talons.

Élisa se tourne vers les rayonnages.

"Moi ! mOi! MOI ! Moi !!...."

La vie est peut-être belle après tout.

Londres

Les flycars passent silencieusement bien au dessus des passants. La foule est immense. Karen vient de quitter l'université. Elle y étudie l'histoire. Londres ne possède plus ce style bigarré qui faisait son charme dans les années deux-mille trente. Tout le monde porte une tenue hydrotherme à présent. Certes elles ne sont pas toutes de la même couleur mais tout lui semble fade quand même, comme à chaque fois qu'elle quitte les conférences.

C'est une endormie. Un stagnante. Il existe plusieurs désignations pour parler de ces gens qui attendent un ordre d'en haut. Ça peut aller de la simple course pour déposer une enveloppe dans un bureau obscur à un assassinat pur et simple.

Karen n'a jamais reçu d'ordres, enfin si une fois, elle a apporté en urgence une sucette au cola à un gosse de ministre qui était en train de taper une crise en plein milieu d'une cérémonie à Westminster. Depuis dix ans, elle est étudiante. Elle attend. Elle n'attend plus en fait.

Au moment où elle arrive à l'angle de King's Road et d'Elisabeth Street, son RegPhone vibre. Elle sursaute. Fébrile, elle regarde :

"Décontacter Gary Fulton. 50 Eaton square. Vous trouverez le matériel chez le seul artisan de King's road."

Les grands arbres synthétiques qui bordent l'avenue semblent la dévisager comme autant de paires d'yeux divins. Eaton square est à quelques pas. Décontacter veut dire éliminer, tuer.

Elle regarde autour d'elle. Tout semble centré sur elle, tous les regards, tous les bruits convergent vers elle. "L'artisan a l'arme." Probablement un heartbreaker, une décharge, le cœur s'arrête. C'est simple.

L'artisan, un autre code pour signifier itinérant. Ce

clochard qui pousse son caddie en la fixant du regard. Elle se dirige vers lui. Il lui sourit, il a un chapeau d'une autre époque.

C'est bien lui. Il soulève une bâche, dans son caddie, le heartbreaker, et juste à côté, une chose que Karen n'a jamais vue qu'en photo : un livre, un vrai livre avec une couverture râpée.

Le clochard soulève son chapeau et s'en va.

Karen prend les objets.

Quelques minutes plus tard Gary Fulton sort de chez lui. Personne ne l'empêche de gagner son flycar.

Paris

Isabelle, toujours vêtue, d'une robe homologuée par la sécurité routière, attend impatiemment le verdict de son amie, une paille entre les lèvres.

- "Alors ?"

- "Ben, à vrai dire, j'accroche pas trop à la science fiction."

- "Ah ? Bon, ben tant pis."

Elle range le livre qu'Élisa lui rend. Il lui semble qu'il est plus fin qu'à l'ordinaire, comme s'il y avait des pages en moins. Mais comme à son habitude, elle ne pose pas plus de questions. Elle engloutit sa dernière part de tarte aux myrtilles et dit la bouche encore à moitié pleine parce qu'elle est optimiste :

- "On y va ?"

Isabelle ne perd jamais de temps.

Elle regarde Élisa qui semble perdue on ne sait dans quel pays lointain, entre nostalgie et désir.

- "Eh oh ?"

- "Excuse-moi, j'étais ailleurs."

- "Ah ? Où ?"

- "Je me demandais où je vais aller maintenant."

- "Ben facile, on va au cinoche. Au fait, tu t'es débarrassée de ton vieux de l'autre fois ?"

- "C'est lui qui ne donne plus signe de vie."

- "Bon, ben tant mieux."

Élisa ne réagit pas. Bien sûr que Simon lui manque. Au moins pour répondre aux nouvelles questions qu'elle se pose désormais. Mais comme il disait : "Après une question vient toujours une autre question."

Ce soir, Élisa part, encore.

Boston

Ça fait maintenant cinq heures que Max et Cathy sont en planque devant un vieil immeuble en briques rouges de Marlborough street. Après une filature de deux jours, ces cinq heures leurs paraissent s'éterniser.

Max est de plus en plus nerveux.

- "On ne connaît pas Boston, pourquoi, on n'appelle pas les flics du coin pour nous filer un coup de main ?"

- "Il est là Max, on attend."

- "Qu'est-ce que t'en sais ? Il nous a peut-être repérés et s'est barré par derrière ?"

- "Non, il est toujours là."

Les yeux de Cathy sont des lasers, Max se demande parfois si elle ne voit pas à travers les murs.

- "Moi je dis qu'il est bien en train de se foutre de notre gueule. Je vais aller voir."

- "Max, tu ne bouges pas."

Une heure, deux ? Sûrement trois encore.

- "Je ne tiens plus, je vais voir."

- "Max !"

Mais Max est déjà sorti de la voiture. Il s'approche de celle que Fernando Carzino a garée sous les arbres de

l'avenue. Mauvais timing, le fugitif voit la seconde de stupéfaction dans l'attitude de l'homme qui rôde près de sa voiture. Un flic, c'est sûr.

Coups de feu.

Boston

Cathy est assise sur le bord de son lit. Un motel presque minable, tout autant qu'elle pense-t-elle.

Elle a passé les douze dernières heures à côté de Max, à regarder son collègue relié par tant de tubes multicolores à des machines plus insensibles les unes que les autres à la douleur qu'elles sont censées apaiser.

Huit ans que Cathy court après les truands. Huit ans et en une seule seconde, toute la fatigue du monde s'est abattue sur elle au moment où elle a vu Max toucher le sol.

Huit années pour quoi faire ? En arrêter un pour que dans le même temps dix apparaissent.

Le téléphone de la petite chambre sonne et sursaute comme s'il se réveillait, surpris lui-même par ce bruit qu'il fait si rarement.

Cathy décroche. Son capitaine est au bout du fil. Un homme simple, toujours affublé d'un chapeau quand il met le nez dehors. Tout le monde l'appelle Hat.

- "Laissez tomber Carzino, le FBI s'en charge désormais. Rentrez et prenez quelques jours."

- "Je ne sais pas."

Cathy regarde son sac de sport. Quelques affaires toujours prêtes pour les départs précipités. Un vieux livre jeté dessus. Son porte bonheur ?

Elle hésite.

Elle le prend contre elle et s'allonge, fatiguée, sur le lit minable.

Paris

"Moi ! mOi! MOI ! Moi !!...."

Élisa replace "Boston Justice" dans le rayon policier. Elle semble triste, presque absente.

Tous les livres se taisent subitement. Élisa regagne son pupitre sans les regarder. Au même moment le petit Kevin est attendu par sa maman à la caisse centrale. Un enchaînement de pensées stupides traverse l'esprit de la jeune femme. Elle voit une cliente trouver le gosse, le conduire vers la caisse centrale en le tenant par la main, pour le rassurer et être certaine qu'il ne se perde pas une autre fois.

Bref, Élisa passera le reste de sa journée avec "Prendre un enfant par la main" de Duteil. Plus exactement avec les deux premiers vers de la chanson car elle ne connaît pas la suite. Elle déteste cette chanson.

Mauvaise journée.

Bertrand passe deux rayons plus loin. Il porte une chemise violette très lumineuse. L'influence de Rachel sans doute. Il chante. Bon du Franck Michael et faux en plus. Mais il a l'air heureux.

Paris

Le petit marteau déteste le week-end. Deux jours sans rien avoir à faire, sans heure à surveiller. Depuis peu, il déteste encore plus ces jours là parce que de l'autre côté du mur, il entend le couinement stupide du réveil électronique du nouveau voisin d'Élisa. Un homme bourru qui travaille dans une station service.

"Aucune classe cette sonnerie."

La couette bouge.

Les deux cloches ouvriraient de grands yeux si elles en avaient. Une chevelure blonde dépasse et rampe sur le coussin. Un grognement.

Affolement, inspection des alentours. Sur le bord du lit, une robe verte à pois bleus se prélassa langoureusement. Isabelle !

Qu'est-ce qu'elle fait là ?

Dans la cuisine, le bol est tout rouge de timidité. Bien au centre, à exactement quatre carrés de lui, un bol rose ! Tout neuf ! Qu'il est beau.

Qu'est-ce qu'il fait là ?

Sous la douche, Éliisa tente de récupérer de sa soirée arrosée. Finalement, ça a du bon parfois de ne pas avoir le moral. Surtout quand on a une copine comme Isabelle.

Mais quand même, la prochaine fois, elle essaiera autre chose que la vodka. Le petit marteau serait dans sa tête, il se prendrait pour Quasimodo en train de faire le clown sur les cloches de Notre Dame.

Isabelle apparaît, on dirait qu'elle s'est préparée pour se rendre à une fête déguisée dont le thème serait : Zombie et morts-vivants.

- "Nékéneur ?"

- "Sept heures."

- "Nussoir ?"

- "Non, du matin."

- "Tépabien ? Je rebourne me coucher."

La chevelure blonde essaie tant bien que mal de rester sur le dessus de la tête tant la démarche d'Isabelle est aussi peu assurée que sa bouche est pâteuse.

- "Heureusement que le couloir n'est pas large."

- "Cémalin..."

Où trouve-t-elle des culottes fluos ?

Le nuage de lait, un gros cumulus, éclaire le café qui remplit déjà le bol.

"Prendre un enfant par la main..."

"Oh non, ça va pas recommencer." Éliisa décide de sortir.

Paris

Prendre un express à la terrasse d'un café de Paris, un matin de week-end, voilà un petit bonheur que ne peut ni imaginer ni comprendre aucun provincial.

L'air frais, à peine pollué, calme la tempête dans le crâne encore légèrement alcoolisé d'Élisa. Et ça suffit pour tenir à distance cette soudaine tristesse d'hier. Élisa reprend le dessus.

"Cette fille est trop forte." La tristesse, tapie dans un recoin sait qu'elle ne peut plus reprendre le pouvoir. Elle sait bien qu'elle a agrippé Élisa par surprise, et qu'elle ne pourra pas le faire deux fois. Alors, elle se jette sur un garçon en train de téléphoner à une table voisine. Proie facile. Il vient d'apprendre par l'intermédiaire d'un simple message que son amie le quitte définitivement.

"Pour un autre en plus, vraiment trop facile !"

Élisa prend une profonde inspiration. En rejetant l'air de ses poumons, elle sent un poids s'en aller. Curieusement, au même moment, un jeune homme à la table voisine pousse un cri qu'il tente de contenir et semble prendre dix ans d'un coup. Élisa lève les yeux, entre les immeubles, un rayon de soleil la cherche et la trouve.

Un des rares bus du week-end s'arrête au feu juste devant la terrasse.

La publicité sur le flanc parle du nouveau film avec Chris Thompson, l'acteur préféré d'Isabelle.

Elle sait qu'elle va devoir se dévouer, mais cette fois-ci, ce ne sera qu'une fois, deux à la rigueur si le film est très bon. Isabelle trouvera quelqu'un d'autre si elle veut voir, comme à son habitude quand Chris Thompson joue, le film une dizaine de fois.

Le garçon au cri retenu s'en va, d'un pas lourd, Élisa sent les derniers soubresauts de la douleur dans son crâne .

Paris

Comment décrire à ce moment précis la chevelure d'Isabelle ? Une mangrove tropicale ? Une ville ravagée par un cyclone ? Une chambre d'ado ? Ou tout simplement, une horreur à démêler ?

- "N'importe quoi !"

Isabelle a déjà bu un bol de café, elle a donc au moins résolu le problème de sa voix. Le reflet dans le bol refuse de se regarder, il se fait peur avec cette coiffure.

Sur l'égouttoir, le bol regarde le bol rose se mouvoir avec grâce de la nappe aux lèvres de cette harpie. Il attend le moment où ils vont sûrement se retrouver sur l'égouttoir, bord à bord pour le restant de la journée.

- "Je te jure ! Le film s'appelle "That way" et c'est avec Chris Thompson !"

- "Je te dis que tu te trompes, Thompson tourne depuis deux ans avec Matthews pour l'adaptation de la saga "Tritorium" de Herbert Clark au cinéma. Il est coproducteur en plus. Il ne peut pas jouer dans un autre film à grand budget avant l'année prochaine, donc en salle avant deux ans."

- "T'es sûre ?"

- "Certaine."

- "Pourtant, je suis pas miro, le bus s'est arrêté au feu, j'ai eu l'affiche sous le nez pendant presque une minute. En gros : "Chris Thompson. That way." On le voyait en portrait qui regardait sur le côté."

- "C'était quoi l'accroche du film ?"

- "L'accroche ?"

- "Les américains, ils te collent toujours une phrase de con sous le titre, comme si c'est ça qui allait te faire venir au ciné. Ils appellent ça l'accroche."

- "Je crois que c'était : "Il suffit d'y croire". Un truc dans le genre."

- "Mouais, je crois que tu t'es gourée, c'est pas Chris Thompson qui a fait ce film."

- "C'est le seul truc dont je suis certaine. Je l'ai reconnu malgré le chapeau. Le même que portait..."

Isabelle sait que si son amie ne bouge plus en ce moment, figée dans une grimace assez ridicule la bouche et les yeux grands ouverts, c'est qu'elle réfléchit.

Tellement intensément que son cerveau, entièrement dévoué à cette réflexion intense, n'a pas le temps de donner le moindre ordre au reste du corps.

Élisa tourne la tête brusquement vers la porte et se fige à nouveau.

Isabelle sourit.

- "Eh ! Holà, y'a quelqu'un ?"

Élisa bouge.

- "Je vais finir ta phrase à ta place. "Simon. Nanana le même que portait Simon." That way pouvant être traduit par "Par là", tu te demandes nananana, si par hasard etc. Donc, lève-toi, prends ton sac et go : that way, au moins jusqu'au bout de la rue, tu verras bien."

- "C'est ridicule."

- "C'était quoi la phrase d'accroche au fait ?"

Élisa se lève, prend son sac et that way.

Isabelle est contente, elle reprend un café.

Sur l'égouttoir, le bol piaffe.

Paris

Thérèse Fournier prend tous les week-ends un apéro à la terrasse du café Le voltigeur, en bas de chez elle. Aujourd'hui est un bon jour pour prendre l'apéro. C'est son anniversaire. Elle fête seule ses soixante-seize ans, elle vit seule, elle est toujours seule. Pas par choix, simplement comme dirait le barman qui la connaît bien : "Parce que c'est la reine des

casse-couilles."

C'est vrai Thérèse est très désagréable. De ce fait, personne ne l'aime.

Elle voit une brunette traverser la rue et se diriger tout droit vers elle. Éliisa regarde la chaise qu'elle occupait quelques heures plus tôt. Une vieille dame à l'air revêche est assise dessus. Pas grave.

Thérèse prépare sa phrase. "Venez pas me faire chier" semble être la formule qu'elle va employer quand la brunette s'adressera à elle. Parce que c'est sûr qu'elle veut lui parler, elle vient droit sur elle en la regardant.

Thérèse prend sa respiration mais son "Venez pas me faire chier" reste coincé dans le fond de sa gorge. La brunette s'est arrêtée sur le bord du trottoir et maintenant tourne la tête à angle droit. Elle semble réfléchir. Puis elle s'éloigne dans la direction de son regard.

"Venez pas me faire chier" retourne se coucher et est remplacé par un "les gens sont des cons" très élégamment marmonné.

Éliisa marche le long du trottoir, elle avance en se demandant ce qu'elle est en train de faire. Son pas ralentit, elle hésite, commence à se trouver ridicule quand elle voit juste un chapeau disparaître dans la bouche du métro.

Elle se précipite.

Paris

A chaque station, Éliisa descend et regarde si elle ne voit pas le chapeau sur le quai. Elle a tout juste eu le temps de grimper dans la rame, elle ne sait pas à quel niveau du train il est monté. Elle en profite pour remonter la rame, wagon par wagon.

Filles du calvaire. Merde un accordéon ! Éliisa n'aime pas avoir les oreilles meurtries par les fausses notes.

*"Si tu veux avancer
Il te faudra marcher
Vers le soleil levé
Droit vers la vérité..."*

Élisa regarde le chanteur, cette chanson est pour elle. Le métro s'arrête. Elle ne bouge pas. Leurs regards sont coincés l'un dans l'autre.

Sonnerie.

*"Si tu veux avancer
Il te faudra marcher..."*

La porte de la rame se referme, Élisabeth est sur le quai, elle regarde le chanteur qui lui sourit en disparaissant avec le bruit des roues sur les rails.

Une seule sortie.

L'escalier, le soleil.

En face de la sortie, sur un poteau de signalisation, une flèche. Comme celles que mettent les gens quand ils veulent indiquer discrètement à leurs amis la direction de la fête.

- "Je suis ridicule".

Mais elle prend la direction indiquée : une petite rue qui finit en T. Juste en face d'elle, une vieille boutique : une librairie de vieux livres.

Dans la vitrine, un seul ouvrage :

"Tout est écrit - Tome 4 : Élisabeth".

Elle entre.

Paris

Isabelle claque la porte. Apparemment, Chris Thompson a emmené Élisabeth assez loin pour qu'elle ne revienne pas avant ce soir.

"Tiens si je retournais voir "New York Shangāi", ça fait longtemps que je l'ai pas vu."

Avec Chris Thompson, bien sûr.

Dans la cuisine, les deux bols, l'un contre l'autre jouent "Coup de foudre sur l'égouttoir". Romance.

Les deux amies se rentrent pratiquement dedans sous le porche de la porte d'entrée.

- "Alors ? T'as trouvé quelque chose ?"

- "Viens avec moi."

Thérèse Fournier, qui n'a pas encore eu l'occasion de décocher une pique aujourd'hui, vient à peine de commander sa troisième bière quand elle voit traverser Élixa et Isabelle.

"Elles sont deux maintenant."

Mais ce n'est pas un bon jour pour Thérèse, les deux filles vont s'asseoir plus loin sur la terrasse.

Isabelle perçoit un malaise. Mais, malgré tout, ses questions restent simples et directes.

- "Il se passe quoi ?"

On ne peut pas faire plus simple.

- "Je crois que je vais partir quelques jours."

- "Où ça ?"

- "Je ne sais pas encore."

- "Quelques jours ?"

- "Ou plus, je ne sais pas encore."

- "Avec quelqu'un ?"

- "Non, seule."

- "Attends, il se passe quoi ? C'est quoi le problème ?"

- "Justement, il n'y en a pas."

- "Oh putain !"

Les yeux exorbités d'Isabelle regardent Thérèse. Élixa se retourne. La vieille revêche décoche enfin un "Quoi ?" qui la soulage avant de comprendre que ce n'est pas elle que les filles regardent. Elle se retourne aussi. Elle voit alors, sur le trottoir d'en face un vieux costumé avec un chapeau ridicule d'un autre temps.

Il sourit.

Paris

Simon est là. Assis de l'autre côté de la table. Silencieux.

Au moment où Thérèse se régale d'un petit ragot de son cru : "Le vieux qui se tape une jeunette, il doit la payer, c'est une...", l'homme se retourne et croise son regard et lui sourit. Dans sa tête, elle entend un énorme "Dégage vieille peau." Elle avale sa bière d'un coup et s'en va prestement sans payer. Ça fait longtemps qu'elle n'a pas marché aussi vite.

- "Nous voilà débarrassés de ces mauvaises ondes."

Élisa ne comprend pas.

- "Laissez tomber. Élisa, vous l'avez trouvé bien plus vite que je ne l'avais fait."

- "De quoi parlez-vous ?"

Sourire.

- "Du livre."

Élisa savait qu'il savait. Et qu'il savait qu'elle savait qu'il savait. Mais, elle retrouve cette sensation de paralysie face à cet homme qui, quelques minutes auparavant, lui manquait toujours un peu plus chaque minute.

- "Surtout..."

Elle le coupe.

- "Ne paniquez pas... C'est ça ?"

- "Vous avez tout compris."

Le reste de la rencontre est silencieuse.

Paris

Élisa n'a rien changé de son rituel du coucher. Tout est prêt pour demain matin, elle a juste sorti deux cachets d'aspirine, en cas.

Le bol lui dit, comme d'habitude, "bonne nuit", juste avant qu'elle n'éteigne la cuisine. Dans son carré, il s'endort.

Les draps sont propres.

Le livre est là, sur la table de nuit. Élisa ne l'a pas encore

ouvert. Elle se remémore son entrée dans la librairie.

Une cliente était déjà là. Elle ne cessait de demander des choses au vieux libraire. Il lui répondait poliment, avec beaucoup d'érudition. Heureusement qu'Élisa n'a pas des clientes comme ça au magasin.

Son cœur s'est arrêté quand elle a entendu la cliente dire :

- "Quoi qu'il en soit, je vais vous acheter le livre qui est en vitrine."

- "Il n'est pas à vendre madame. Malheureusement. Mais je peux vous conseiller ce..."

Élisa n'a pas entendu la suite. Elle ne l'aurait pas comprise de toute façon. Elle est restée interdite, se demandant ce qu'elle pouvait bien faire. Il était inutile de rester puisqu'elle ne pouvait pas avoir le livre.

Au moment où elle mettait la main sur la poignée, le vieux libraire lui a lancé entre deux phrases destinées à la dame :

- "Ne partez pas, mademoiselle. Je vous en prie. J'ai ce qu'il vous faut."

Alors, elle a attendu. Aussi patiente que le libraire face à la pluie de questions de sa cliente.

- "Au revoir madame, je vous souhaite une bonne journée et à bientôt. Bonnes lectures."

Se retournant vers Élisa.

- "Enfin seuls. Je la connais bien cette dame, elle aime vraiment les livres. Parfois, on a besoin de la guider un peu, mais au fond elle est charmante. Elle essaie d'écrire des poèmes. J'avoue qu'il est un peu délicat de lui dire que ses mots ne sont pas les plus fins que j'ai lus."

Tout en parlant, le vieux libraire pousse un ou deux présentoirs sur roulettes et accède à la vitrine pour y prendre le livre.

- "Voilà, c'est pour vous."

- "Mais vous avez dit à cette dame qu'il n'était pas à vendre."

- "C'est pour cela que je vous le donne."

- "Pardon ?"

- "Il est à vous maintenant. Je vous le donne."

- "Pourquoi vous ne lui avez pas donné, elle le voulait aussi."

- "Non, elle voulait l'acheter. C'est très différent, c'est pourquoi je lui ai dit qu'il n'était pas à vendre. Et pour répondre d'avance à votre question : je vous le donne parce que j'ai vu le regard que vous avez posé sur lui. Prenez-le, lisez-le et rapportez-le moi demain."

- "Il est énorme, je n'aurai pas le temps de le lire pour demain."

- "Il est passionnant. Vous verrez. Vous allez être littéralement happée, je vous le promets."

- "Est-ce que je peux vous demander quelques jours ? De prêt ?"

- "Tout d'abord, ce n'est pas un prêt, il est à vous. Et ensuite, je vous accorde ce que vous voulez. Vous me le rapporterez demain quand même."

- "Franchement, je ne crois pas."

Le vieux libraire ouvre la porte.

- "Je n'étais pas censé travailler aujourd'hui. Si vous voulez bien. On se voit demain de toute façon."

Élisa sort de ses pensées souvenirs, envoie un mail à son chef de service pour lui signifier qu'un décès dans sa famille l'oblige à partir quelques jours. Oh le gros mensonge !

Elle se couche.

Prend le livre.

A un peu peur de l'ouvrir quand même.

Florence

Les draps rêches tentent de se faire oublier. Le matelas de plumes enveloppe le corps de la jeune femme. Dehors, l'agitation est déjà là. Les cris des marchands, les bruits des sabots des bêtes sur les pavés rebondissent et se cognent entre eux avant de s'écraser sur les murs des palais.

Mona prend le temps de se lever. Elle n'a rien qui la presse. Son matériel est prêt, elle sait où elle veut aller. Il fait beau mais encore un peu frais.

Le dôme égrène les quarts d'heure.

Mona s'est encore endormie sans éteindre la bougie.

Elle va devoir penser à en racheter une autre pour ce soir. Même si la nuit ne tombe plus très tôt, elle n'aime pas se coucher comme les poules.

Les habitants du quartier ont mis du temps à l'accepter. Une femme peintre, c'est rare, d'ailleurs en y réfléchissant bien, c'est la seule qu'on connaît à Florence. Et malgré les regards en coin, elle tient bon, et vend ses services de dessinatrice de temps en temps. Elle fait ce que les hommes ne veulent pas faire. Des portraits tout simples de paysans, au fusain. Elle les échange le plus souvent contre des fruits ou des légumes.

Aujourd'hui, elle peint pour elle, un paysage qu'elle a repéré en dehors de la ville.

Au sortir du lit, elle aime le contact de l'eau froide sur son corps quand elle se lave. Et particulièrement au printemps quand le soleil la sèche en passant un rayon par la toute petite fenêtre qui troue le toit.

Une pomme avec un peu de lait.

Elle met une tomate dans son sac pour le déjeuner.

L'escalier en bois grince. Il chante toujours une chanson triste quand elle s'en va, une joyeuse quand elle remonte dans son nid.

Florence

Lionardo est jeune, presque un adulte mais son duvet n'est pas encore assez convaincant pour qu'on le prenne réellement pour un adulte. Comme il en a assez des railleries à ce sujet, il s'est fait la promesse de porter la barbe plus tard. En fait, dès qu'il le pourra.

De toute façon, ce ne sera pas plus mal puisque comme ça, ça cachera un peu son grand nez.

Pour le moment, Lionardo n'a d'autre souci que de porter rapidement et correctement cette lettre que lui a confiée son maître. Il l'ouvrirait bien pour lire ce qu'elle contient mais le sceau de cire est trop fin pour qu'il ne se déchire pas à la moindre tentative d'espionnage.

Alors, il court, traverse le pont neuf entre les boutiques des bijoutiers et finit par arriver devant le palais Pitti.

A l'entrée, les gardes l'arrêtent. Il remet sa missive. Le maître ne lui a pas précisé qu'il devait la remettre en mains propres. Content mais un peu frustré de ne pas pouvoir travailler plus son talent, Lionardo repart vers l'atelier en espérant qu'il n'aura pas une autre tâche ingrate à effectuer.

Demi-tour. Arrêt immédiat.

Une jeune femme brune, habillée comme un garçon, passe sur la route en contrebas du palais. Elle porte un chevalet.

C'est un garçon ? Non, c'est bien une femme.

La campagne de Toscane

Mona s'installe en haut de la colline qui, de ce côté domine la vallée. Successivement, devant elle, les champs, la route, le lac et au lointain les montagnes.

Les bruits de la ville se sont évanouis avec ses pas sur le gravier de la route, remplacés peu à peu par ceux de la nature.

La toile est vierge sur le chevalet. Le premier trait est le

plus difficile. Quelle couleur ? Quel motif ?

Les poils du pinceau plongent avec délectation dans le bleu. Ils aiment beaucoup le bleu, sans trop savoir pourquoi en fait.

Le tissu de la toile commence à devenir ciel, il le restera à jamais. Du beau temps éternel....

Assis, le dos appuyé contre un arbre, Lionardo regarde la jeune femme complètement absorbée par sa création. Elle ne sait pas qu'il est là, une vingtaine de pieds derrière elle.

Il l'a suivie, d'abord parce qu'elle est jolie, un peu ronde mais jolie. Puis parce qu'il trouvait intrigant de voir une femme habillée en homme. Mais maintenant, il est fasciné par sa technique. Depuis un an qu'il est à l'atelier, il observe. Et la jeune femme peint d'une manière qu'il n'a jamais vue avant.

Il éternue sans quitter la toile des yeux.

Mona fait un bond, se retourne et trouve le regard du jeune homme sur son ébauche de tableau.

- "Bonjour."

Florence

Il fait nuit quand ils passent la porte de la ville. Lionardo porte le cheval. Il est resté avec Mona, l'a regardée transformer les boules de peinture en paysage éblouissant.

Suspendue à la herse levée, une chauve souris se dit qu'elle en a marre de voir les choses à l'envers. Enfin, pour ce qu'elle voit.

- "On se retrouve bientôt ?"

- "Qui sait ?"

- "Demain, je ne peux pas, je vais être obligé de rester à l'atelier, sûrement à faire les plus vilaines corvées."

- "Pourquoi ?"

- "Je ne suis pas revenu aujourd'hui. Une journée

d'absence signifie corvées. Mais je ne regrette pas. Au contraire. Tu m'as appris plein de choses."

- "Pour ça, j'en suis ravie, pour le reste, je suis désolée."

- "Il ne faut pas. Vraiment."

- "Et puis après-demain, je dois accompagner mon maître qui rencontre un certain Benozzo Gozzoli. Il a fait une fresque pour les Médicis il y a une dizaine d'années, je crois."

- "Quand tu pourras."

- "Mais, je peux maintenant alors !"

Mona sourit. Un petit sourire malicieux qui en dit long ou pas assez. Lionardo comprend qu'il n'est pas opportun d'insister pour aujourd'hui.

- "Retrouvons-nous ici dimanche midi, tu veux ?"

- "Je te montrerai un endroit que j'ai déjà peint."

- "J'amènerai de quoi dessiner."

- "A dimanche Lionardo."

- "A dimanche."

Il s'éloigne, on dirait qu'il marche à reculons. Ou que ce qu'il souhaiterait le plus au monde à l'instant présent est d'avoir des yeux derrière le crâne.

Mona n'a pas bougé. Elle l'appelle juste avant qu'il ne disparaisse à l'angle.

- "Attends."

En moins de temps qu'il n'en faut pour qu'un âne vous brise le pied en y marchant dessus, Lionardo est revenu sur ses pas.

- "Tiens, je te l'offre. Elle lui tend le tableau qu'elle a peint devant lui cet après-midi."

- "Non, je ne peux pas accepter. Il est magnifique, tu pourrais le vendre."

- "Je ne gagne pas ma vie comme ça. Ne t'inquiète pas, prends, il est pour toi."

La chauve-souris, agacée, s'envole. Elle ne comprendra

décidément jamais rien aux humains. L'air est chaud. "A table" : les insectes volent de partout.

Florence

L'immense dôme est tout blanc. Mona est assise dans la cathédrale. Elle ne prie pas. Elle ne croit pas en Dieu. Mais, elle sait qu'elle doit faire semblant. Elle met une robe pour entrer ici. Elle n'aime pas les robes. Trop lourdes. Trop larges.

Lionardo est à côté d'elle. Il regarde le dôme.

- "La plus grande toile qui puisse exister."

Mona sourit, elle pense la même chose.

- "Ça ne me plairait pas. Ça prendrait des années. Je n'ai pas envie d'être enfermée des années dans une église."

- "Moi non plus" répond le jeune homme dont le regard est descendu au niveau du profil de Mona.

- "En es-tu vraiment sûr ?"

Il ne répond pas, mais la question le fait réfléchir.

- "Alors ? Tu as vu le Bozzoli ?"

- "Oui, je n'aime pas. L'allégorie n'est pas ce que j'aime faire. Deux choses incompatibles qui existent déjà, mises ensemble d'une manière incongrue... Je préfère créer, inventer, rêver."

- "Vivre en quelque sorte ?"

- "Oui, en quelque sorte."

Un groupe de moines pénètre dans la nef. L'un d'eux regarde les deux jeunes. Mélange de haine et de jalousie ?

Un regard, ils sortent dans la nuit qui pointe.

Une chauve-souris passe.

Au même moment, un moustique regrette amèrement de passer par là aussi.

Florence

- "Tu ne peins que des paysages ?"

Il est allongé dans l'herbe.

- "Oui. Et des portraits, au fusain."

- "Pourquoi ?"

- "Je ne sais pas. Les hommes, ne changent pas. La nature si. C'est comme si au fond de moi, ... Je ne sais pas en vérité. C'est comme ça."

- "Cela fait maintenant un an que je te connais, je ne te cerne toujours pas. Tu es vraiment une curieuse personne."

- "Si tu le dis."

Ils rient.

- "A l'atelier, je commence à travailler l'encadrement et le bronze. Tu voudrais que j'encadre tes toiles ?"

- "Si tu penses que ça peut t'apporter quelque chose. Fais-le, je t'en prie, ne te gêne pas."

- "J'ai tellement envie d'apprendre, de découvrir. Je crois que tout est à portée de la main. Il suffit de le vouloir."

- "Moi, je dis plutôt : il suffit d'y croire."

- "Je commence à peine et pourtant je sens qu'il y a un mystère que je ne pourrai jamais percer. C'est frustrant de débiter avec cette sensation."

- "C'est quoi ce mystère ?"

- "Toi."

- "Et bien ! Si tu continues comme ça aujourd'hui, je vais finir par me prendre pour le centre du monde."

La brise transporte tant de parfums, de bruits, autant d'appels à l'amour que de cris de détresse. Et à ce moment précis, elle s'essaie au transport d'émotion. Mais Lionardo ne semble pas comprendre le message que lui apporte ce petit air doux qui souffle dans son cou.

- "Pourquoi tu ne m'embrasses jamais ?"

Les yeux du garçon s'ouvrent instantanément. Mona a

posé cette question sans le regarder. Elle continue de peindre comme si de rien n'était.

Et pourtant...

- "Euh... Parce que je ne veux pas te perdre."

- "Mauvaise réponse."

- "Tu es mon amie."

- "C'est tout. Je ne suis que ton amie ?"

- "Non, plus que ça , mais..."

Silence.

- "Ça n'a pas d'importance. Ne réponds pas. Je suis bien aussi quand tu es simplement là Lionardo."

A suivre

Du même auteur :

Pièces de théâtre

Un certain Mercredi (1994 - non édité)

Vivement Samedi (2000)

Les pavés rouges (2004)

Vendredi Noir (2005 - Non édité)

St Sylvestre est aussi une ordure (2006)

Cépamafôte (Collector 2008 et Édition complète 2009)

Petites pièces pour enfants et grands enfants (2009)

Douze femmes apparemment calmes (2009)

Mardi prochain (2010)

Un jeudi pas comme les autres (2010)

Roman

La lettre (2010)

Contact :

le.marc.page@gmail.com ou www.cepamafote.fr

Imprimé par :

ELKOTEC

27 rue Denfert Rochereau, 91120 Palaiseau